

Vie des arts

Six peintres de Montréal à Paris

Jean Cathelin

Number 37, Winter 1964–1965

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58447ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

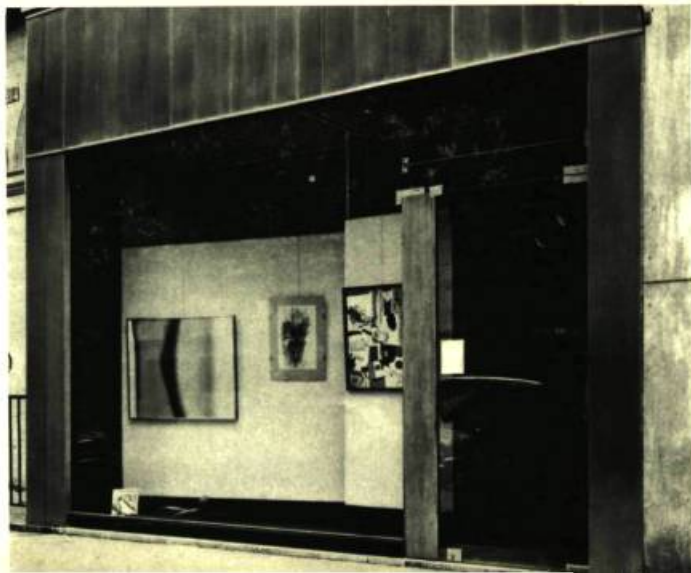
0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cathelin, J. (1964). Six peintres de Montréal à Paris. *Vie des arts*, (37), 32–37.



SIX PEINTRES DE MONTRÉAL À PARIS

par Jean Cathelin



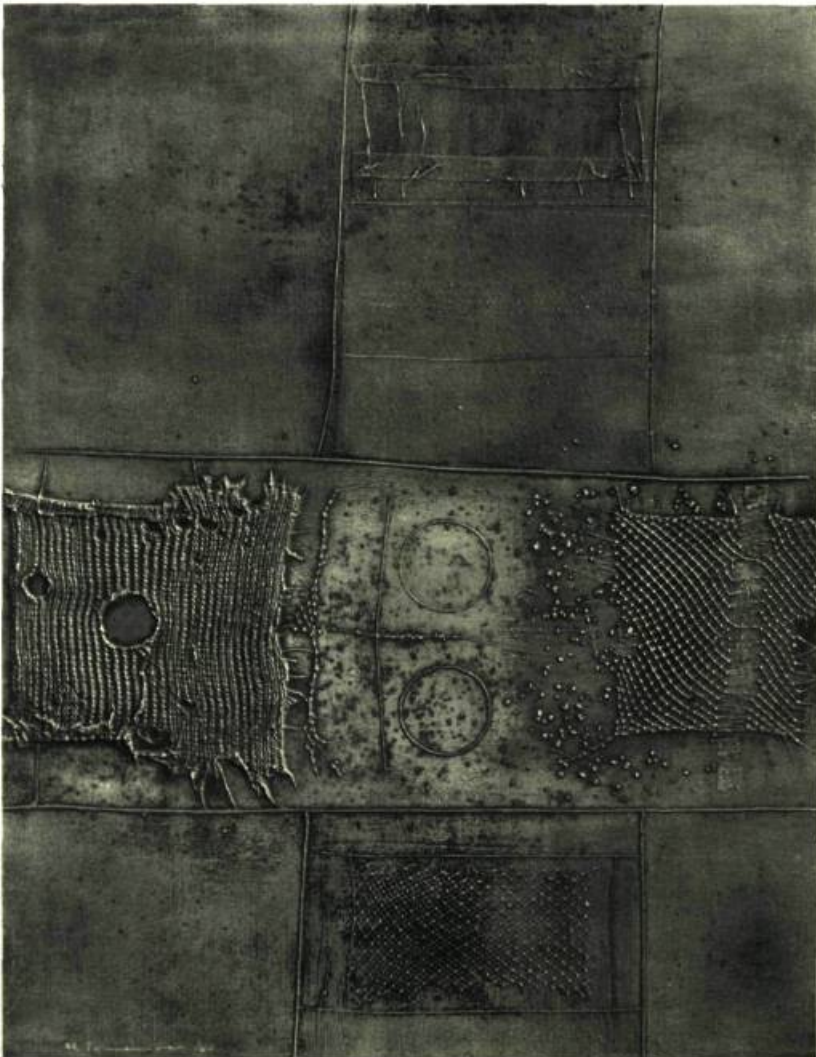
Albert Dumouchel étudie la gravure avec James Lowe. Puis il devient professeur de gravure à l'Institut des Arts Graphiques de Montréal. Il dirige actuellement l'atelier de gravure à l'Ecole des Beaux-Arts de Montréal.

En 1956, il est boursier de l'Unesco et en 1960, il est choisi avec quelques peintres pour représenter le Canada à la Biennale de Venise. Il expose à la Biennale de gravure de Ljubljana, Yougoslavie; à la Biennale de Sao Paulo, Brésil et participe à plusieurs manifestations artistiques dans les principales villes du monde.

Du 22 octobre au 14 novembre 1964, la Galerie Arnaud présentait six peintres de Montréal. Pour le critique, une exposition de groupe est fort différente d'une exposition particulière. Comme pour l'amateur, elle ne permet pas de se livrer à l'exégèse d'une oeuvre mais seulement de jeter un coup d'oeil sur un panorama d'ensemble ou, suivant son goût, telles ou telles individualités paraissent plus séduisantes que d'autres. Après les récentes expositions de groupe du Musée de Dijon et de la Maison de la Culture, le public français commence à avoir une idée convenable de la peinture québécoise. Mais, sans doute, jamais un ensemble aussi homogène et aussi convaincant n'avait-il été présenté dans des circonstances aussi favorables, pas même au Musée Galilée où trois Québécois de l'ancienne génération étaient confrontés avec deux Canadiens anglais. L'ordre alphabétique du catalogue place en tête Paul Beaulieu et la chose n'est pas sans intérêt, puisqu'il est dans ce groupe le seul peintre de Montparnasse à se trouver comparé avec ses compatriotes du Québec. D'emblée, on constate que la distance entre lui et eux n'est pas si grande: c'est dire que le tempérament canadien-français est plus fort que l'exil. Les quatre toiles qu'il présente manifestent au plus haut degré cette puissance créatrice et ce sens artisanal qui sont propres aux gens du Québec - et on constate que cela est tout proche de l'esprit des peintres normands classiques ou contemporains. Abstrait, rendant la quintessence d'un paysage provençal dans des harmonies de rouge, blanc et noir parfois atténuées d'un orangé, Beaulieu a la vigueur et la puissance d'un Fauve. Le



Paul V. Beaulieu est né à Montréal en 1910. Après des études à l'École des Beaux-Arts de la même ville, il ne tarde pas à s'installer à Paris où il habite depuis 1938. Lauréat du Concours de la Province de Québec en 1951, il expose dans diverses villes des Amériques du Nord et du Sud. Le Musée du Québec, le Musée des Beaux-Arts de Montréal, le Musée Bezael à Jérusalem et le Musée d'Art Moderne à Paris possèdent des œuvres de l'artiste. Paul V. Beaulieu est de plus, graveur et lithographe.



Jacques de Tonnancour, né à Montréal en 1917, fait son entrée à l'École des Beaux-Arts à l'âge de vingt ans. Ses rencontres avec Borduas et Pellan, sans l'influencer particulièrement, lui sont précieuses et exaltantes. Nommé professeur de peinture, il séjourne au Brésil en 1944-45 entre deux périodes d'enseignement. Depuis 10 ans, il expose dans diverses villes du Canada. En 1958, il participe à l'Exposition de Bruxelles ainsi qu'à la Biennale de Venise. Il est représenté dans les principaux musées du Canada et dans de nombreuses collections particulières.

terme de fauvisme non-figuratif convient fort bien à son travail, qu'il transpose une nature calme ou bouleversée. Il y a dans sa topographie imaginaire une application, une persévérance qui évoquent le premier Braque et le premier Friesz. Une belle pâte solide, des structures en marge du carré ou du rectangle, tout cela fait naître une poésie personnelle, violente, dont le goût vif et marin n'est pas fréquent dans l'art actuel.

De cette puissance, on passe à la délicatesse avec les toiles de Dumouchel. Si l'une d'elles par ses reliefs rappelle les grands travaux du graveur, les autres par contre seront plus familières pour les Parisiens. Ce sont de grandes compositions d'intérieurs ou des natures mortes abstractisées où le prétexte est parfois assez transparent, comme chez Corneille. Mais les morceaux de la réalité sont ici recomposés selon une vision bien personnelle et nous sont restitués tout frais, tout vivants. Je crois qu'il n'a pas besoin d'utiliser les collages Pop ou les astuces de Kitaj pour nous en convaincre. La clarté de sa palette dans ces oeuvres, fort différentes de ses marines anciennes de Provence, a elle aussi quelque chose d'un rappel de l'école normande fauve et cubiste: ces verts transparents, ces rouges délicats sont eux aussi parents de la grande équipe du Havre et de Honfleur. Les amateurs et les critiques parisiens ne s'y tromperont pas et apprécieront en conséquence.

Louis Jaque nous donne d'autres émotions. Comme quelques-uns de ceux qui sont le plus à l'avant-garde en France – je parle de la vraie, non de celle qui est à la remorque du néo-dadaïsme américain – il nous transporte dans le monde de demain. Sa nouvelle manière évoque indubitablement la science-fiction: c'est la peinture du monde des cosmonautes, de l'homme sidéral et interplanétaire. La lumière, irrisée, ionisée, dans une croûte striée et vibrante, est devenue son seul sujet. On parlera sans doute de lectures scientifiques, mais je ne crois pas qu'il ait de théorie. Il sent l'espace d'une manière absolument nouvelle et nous le communique tel quel. Des formes animées d'un mouvement qui semble éternel bougent dans la lumière et le spectre lumineux lui-même passe comme un bolide ou un vaisseau géant et vient régler ce ballet astral. Dans cette ordonnance, il y a quelque chose d'exaltant et de hautement satisfaisant pour l'esprit. J'imagine volontiers des édifices futuristes couverts de fresques de ce style, car cette translation picturale de l'espace – qui tantôt nous donne l'impression du mouvement tantôt de l'immobilité – est réellement un appel à une architecture nouvelle, à quoi elle apporterait une quatrième dimension. Et pourtant, dans cette traduction des mouvements de l'inframonde et du supramonde, nous trouvons toujours un faire soigné, une certaine préciosité même. Ce décalage spectral est ce que j'appellerai un nouveau luminisme temporo-spatial, où l'invisible et les radiations deviennent notre prochain, comme si Jaque avait voulu réaliser la parole d'Apollinaire: "enfin les mondes invisibles deviendront réalité".



Marcelle Maltais est originaire de Chicoutimi, Québec. Elle commence très tôt ses études de peinture. Dès l'âge de 22 ans, elle expose des toiles expressionnistes à Québec; l'année suivante, une deuxième exposition figurative a lieu à Toronto et la même année on voit ses encres abstraites atomatistes à "l'Actuelle". Depuis, elle expose dans diverses galeries montréalaises, entre des voyages qu'elle effectue en Grèce et en France, particulièrement à Paris.



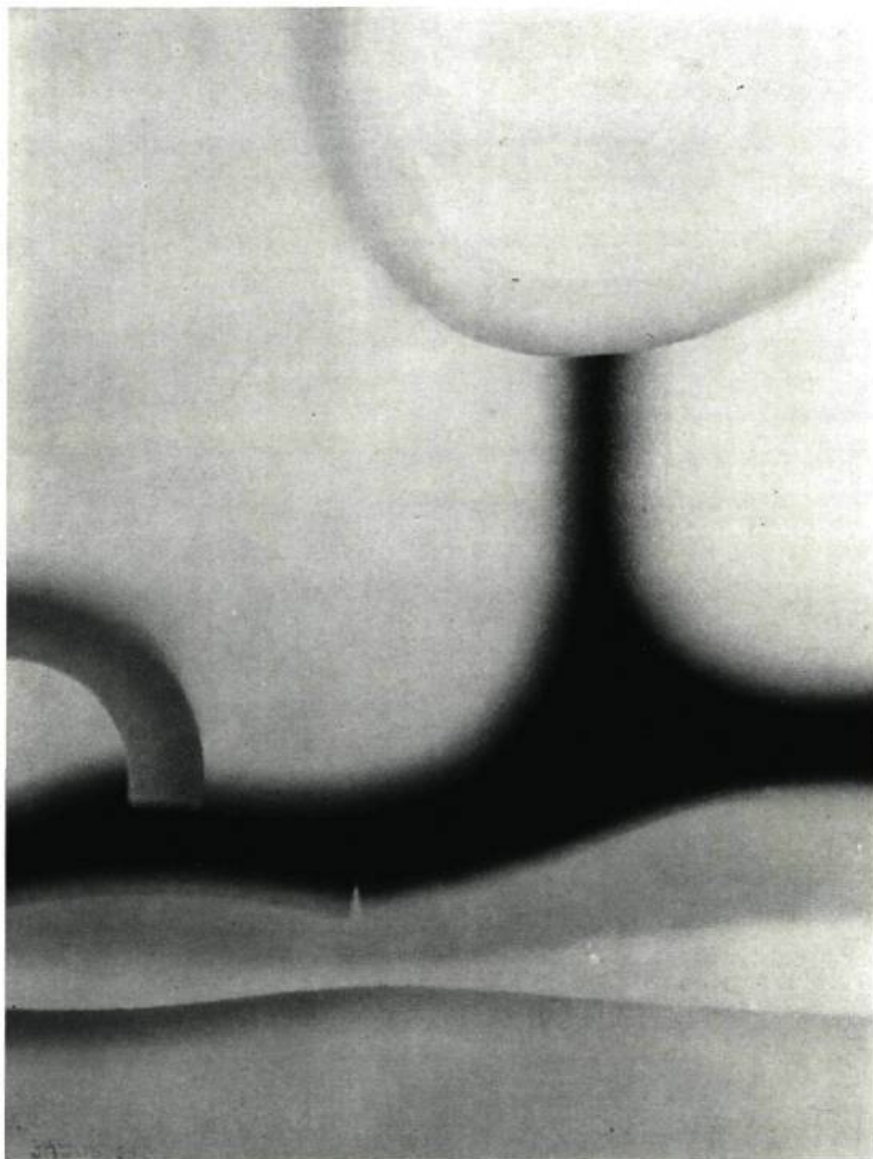
Rita Letendre est née à Drummondville, Québec. Le goût de la peinture lui vient en effeuillant des albums d'art et des revues. Elle décide alors d'être peintre et fait ses études à l'École des Beaux-Arts de Montréal. Depuis 1955, Rita Letendre expose à Montréal et à Toronto. En 1961 elle obtient le Prix de la Province de Québec et l'année suivante, est titulaire d'une bourse du Conseil des Arts du Canada. Attirée comme beaucoup d'artistes par Paris, elle y fait plusieurs séjours.

Suivant toujours l'ordre alphabétique du catalogue, j'en viens à Rita Letendre. Je ne pense pas que ce qui la représente ici rende justice à l'ensemble de son oeuvre et la donne bien à voir aux critiques et amateurs parisiens qui n'en connaissent pas l'évolution. En effet, à part deux très belles gouaches, on n'a accroché que trois toiles visiblement récentes et très proches l'une de l'autre comme esprit. Sur de grandes surfaces noires, animées d'un mouvement qui semble la mener de l'informel vers une retrouvaille de la géométrie transposée – les lignes directionnelles ou de force y sont déjà dans la pâte –, elle a placé des sortes de formes d'un violent jaune qui évoquent l'écrasement au sol du phénix et la renaissance du feu vital dans ses entrailles. Je ne suis pas certain qu'elle s'engage là dans une voie qui mène loin, ni qu'elle soit très convaincante.

Je préfère de beaucoup la sélection Maltais. Deux dessins très nerveux nous introduisent dans des préoccupations voisines de celles de Bryen, notamment Bateau Ivre, très fouillé. Deux toiles dans les tonalités blanc, bleu, rouge, noir, nous rappellent la Marcelle Maltais que nous connaissons mais, dans l'une et l'autre, l'introduction d'un graphisme parent de celui des dessins, et comme cousin de celui de Noël, semble une manière d'adieu à cette période de son art. La preuve de ce changement nous est donnée par une très belle toile récente de Grèce, où la vive lumière jaune, les glacis verts semblent avoir eu raison des inhibitions passées: détendue, puissante, cette toile nous fait bien augurer de son travail futur.

Dernier de la liste, Jacques de Tonnancour n'est pas le moins intrigant pour l'oeil parisien. Ceux qui ne connaissent pas ses fins paysages réduits à l'essentiel, son analyse poussée des rythmes de la nature, seront surpris de trouver un artiste québécois au fait des récentes et des meilleures recherches de matière et de style: nul doute qu'à son propos, les critiques et les amateurs parisiens évoqueront Tapiès, Burri et Millarès et qu'ils trouveront là une nouvelle façon d'envisager les problèmes de structure et de collage. Dans ces bleus, ces rapiécés, ces grillages, ces serpillières, marouflés sur la toile, il apporte un soin qu'on n'a pas trouvé encore dans le jeté rapide de nos néo-expressionnistes européens.

Telle quelle, si incomplète soit-elle, cette sélection fera beaucoup pour une meilleure appréciation de la peinture québécoise en Europe et surtout en France. Il est souhaitable qu'elle permette à chacun des six artistes représentés d'avoir bientôt eux aussi leur exposition particulière à Paris et que, à longue échéance, elle conduise à une gigantesque exposition de "L'Art contemporain du Québec" au Musée National d'Art Moderne, rêve que certains caressent déjà, à Paris comme à Montréal, et dont la réalisation me paraît infiniment souhaitable et probable.



Louis Jaque est né à Montréal le 1er mai 1919. Il fait ses études à l'École du Meuble, actuel Institut des Arts Appliqués, où il est maintenant professeur. Il a, étant étudiant, Jean-Paul Lemieux et Borduas comme professeurs de peinture. Depuis 1956, il expose dans diverses Galeries montréalaises. Il est représenté au Musée des Beaux-Arts de Montréal ainsi qu'au Musée du Québec.

Boursier du Conseil des Arts du Canada, Louis Jaque séjourne en France en vue de préparer un ouvrage sur les sources du meuble au Canada français.